

sence du premier fils de Mme Brichet, ce jumeau que sa sœur Athénaïs avait fait abandonner dans un fossé de grande route.

Une sorte de remords l'avait mordu au cœur.

Mais dans ce misérable, si profondément corrompu malgré sa jeunesse, de Vivonne avait compris que le repentir était impossible et que le bagne ne pouvait lâcher une pareille proie.

Comme nous l'avons dit, il s'était borné à lui assurer la vie contre l'inevitable pénalité du bord, sans prévoir quelle série de tortures résulterait de son acte de clémence pour celui dont il avait voulu adoucir le sort.

On comprendra maintenant tout ce qu'il y avait de vrai dans cette réflexion de M. de Vivonne quand, à son départ de Toulon, en songeant au galérien laissé à bord, il s'était écrié :

— Singulière destinée ! ce gargon va pourrir aux galères, après avoir été sur le point de jouir d'une existence princière !

Mais, avant de revenir à ce forçat s'évadant après trente-sept années de galères pour s'enrôler dans la bande de Cartouche, il nous faut d'abord en finir avec le ménage Brichet, que nous reprendrons à la porte de l'église, après la cérémonie du baptême.

Devenu successeur de son patron Luchat et s'enrichissant dans son étude mise en vogue par la clientèle du duc de Vivonne et de Mme de Montespan, Brichet, disons-nous, vécut sans se douter jamais que par le monde il avait un autre fils que celui qu'il voyait grandir à ses côtés. Il élevait ce dernier dans son fanatisme de reconnaissance pour M. de Vivonne, ce bienfaiteur qui, après l'avoir arraché aux galères, avait commencé sa fortune.

Vingt-huit années après son pacte avec Mme Brichet, le duc mourait sans avoir jamais soufflé mot du passé.

Trois ans plus tard, la femme du procureur quitta cette vie et, en se refermant sur elle, la pierre du tombeau ensovelit le secret de la naissance du second enfant.

Veuf et millionnaire, nous avons vu le procureur Brichet, pour lequel l'heure de la retraite avait sonné, céder son étude à son fils et se faire bâtir sur le quai de Béthune le magnifique hôtel où resplendissait en son cadre doré le portrait de M. de Vivonne.

Il allait prendre possession de cet asile préparé pour sa vieillesse, quand la mort, à son tour, vint le frapper.

Seul ici-bas survécut donc Brichet fils, notre Brichet, le héros de l'histoire que nous contons, lui que nous avons aussi vu, quand il fut veuf de la fille du savetier Pigeot, épouser Aurore Fouquier, disparaître un beau matin, puis revenir deux années plus tard d'un long et lointain voyage pour vivre entre sa femme et sa fille.

Et maintenant que nous avons apuré un passé qui va nous donner la clef de bien des mystérieux événements de notre dramatique histoire, nous reviendrons à l'hôtel du quai de Béthune à l'heure où les cloches de l'église Saint-Louis tintaient tristement pour le service funèbre du pauvre Brichet, dernier du nom, que la foule croyait être mort d'une congestion cérébrale.

Dans quel but Colard avait-il agi ?

Pourquoi ce modèle des serviteurs, qui semblait tant aimer son maître, l'avait-il empoisonné ?

Pourquoi enfin, resté seul en l'hôtel déserté par tous ses habitants qui assistaient à la cérémonie, le vieil intendant écoutait-il joyeux la lugubre sonnerie qui lui annonçait que le corps de sa victime était descendu dans le caveau de l'église ?

Pour répondre à toutes ces questions, nous reprendrons notre récit au moment où, derrière le valet empoisonneur qui so-

royait sans témoin, s'était élevée une voix qui lui avait lancé cet unique, mais terrible mot :

— Assassins !!!

À la vue de celui qui avait parlé, Colard, on s'en souvient, s'était évanoui.

C'est que l'épouvante avait été immense dans l'âme du coupable !

Qu'on en juge !

On entendait encore au loin la voix des chantres de l'église, psalmodiant les prières pour le repos de l'âme de celui qu'on desoendait en sa dernière demeure...

Et, derrière lui, Colard, en se retournant, avait vu se dresser celui-là même sur le cerueil duquel la foule émue jetait, en ce moment, l'eau bénite.

C'était Brichet lui-même !!!

XIII

Oni, c'était bien Brichet !

Non pas ce procureur à la mine fatiguée, à l'œil méfiant, à la physionomie inquiète qu'on avait, le matin même, cloué en sa bière, mais le Brichet calme, grave, sévère, dont le regard clair et limpide dénotait toute la sérénité d'une conscience pure.

Quand Colard reprit connaissance, son regard rencontra, penché vers lui, le visage connu d'une seconde personne qui, pendant son évanouissement, était entrée dans la chambre. C'était le docteur Gardie, dont les soins venaient de rappeler l'intendant à la vie.

Brichet, assis à quelques pas d'eux, attendait que Colard eût complètement retrouvé ses sens.

— Maurice, ne pouvons-nous pas être interrompus ici par quelqu'un de la maison pendant l'entretien que je vais avoir avec cet homme ? demanda le procureur quand il vit l'intendant rouvrir les yeux.

— Non, monsieur Brichet. Personne ne viendra. Après l'enterrement, beaucoup de domestiques se sont éparpillés dans le voisinage. Mme Brichet s'est retirée dans le pavillon, et j'ai reconduit Mlle Pauline éplorée jusqu'à son appartement. Quand même je n'aurais pas pris la précaution de verrouiller la porte, on respecterait encore le seuil de la chambre d'un mort. Vous pouvez donc être bien certain que nul ne se présentera ici.

Rassuré par cette affirmation, Brichet se tourna vers son domestique et lui dit d'un ton impératif :

— Approche, misérable !

Colard fit quelques pas en chancelant, mais, vaincu par l'émotion, il se laissa tomber sur les genoux, et, les mains jointes, il prononça d'une voix brisée :

— Pardon ! maître, pardon !

— Oui, ta place est à mes pieds, malheureux ! toi qui as payé toutes mes bontés par le plus abominable crime ! dit tristement le maître.

Après avoir un moment regardé l'homme qui s'humiliait devant lui, Brichet reprit :

— Maintenant, réponds-moi.

Restant toujours à genoux, Colard releva un peu la tête, qu'il avait courbée. Maurice, debout derrière le fauteuil du procureur, assistait impassible à cette scène.

— Avant de parler de ton crime, rappelons les circonstances qui l'ont précédé, poursuivit Brichet. Je venais d'épouser Aurore. J'aimais ma jeune épouse ; j'étais heureux et plein de confiance. Un jour tu m'apportas un billet adressé à ma femme par